

Matthias Zschokke Le Gros Poète

Roman traduit par Isabelle Rûf



ZOE

LE GROS POÈTE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Max, roman, traduit par Gilbert Musy,
Éditions Jacqueline Chambon/Éditions Zoé, 1988
Prix Robert Walser
Zoé-Poche n° 29, 2004

L'Heure bleue ou la Nuit des pirates, théâtre,
traduit par Gilbert Musy, 1993

Bonheur flottant, roman, traduit par Patricia Zurcher, 2002

Berlin, l'éternel faubourg, récits, traduction
et postface de Patricia Zurcher,
Mini Zoé n° 61, 2003

La Commissaire chantante, L'Ami riche, L'Invitation, théâtre,
traduit par Patricia Zurcher et Gilbert Musy, 2009

Maurice à la poule, roman, traduit par Patricia Zurcher, 2009
Prix Femina étranger

Circulations, roman,
traduit par Patricia Zurcher, 2011

Courriers de Berlin,
traduit par Isabelle Rûf, 2014

L'Homme qui avait deux yeux,
traduit par Patricia Zurcher, 2015

Trois saisons à Venise, traduit par Isabelle Rûf, 2016

Quand les nuages poursuivent les corneilles,
traduit par Isabelle Rûf, 2018

MATTHIAS ZSCHOKKE

LE GROS POÈTE

Traduit de l'allemand par Isabelle Rûf

ZOE

Publication dirigée par Marlyse Pietri

*Les Éditions Zoé remercient la Fondation Leenaards
pour son soutien à la publication et Pro Helvetia, fondation suisse
pour la culture, pour son aide à la traduction et la promotion de ce livre.*

prohelvetia

Titre original: Der dicke Dichter, Bruckner & Thünker, 1994
© Wallstein Verlag, 2011

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2021
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Notter et Vigne
Illustration: Félix Vallotton, *L'irréparable*
(série des intimités), 1898, gravure sur bois.
ISBN 978-2-88927-944-9
ISBN EPUB 978-2-88927-945-6
ISBN PDFWEB 978-2-88927-946-3

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

1

Parfois, des gens me rendent visite. Je ne sais pas ce qu'ils cherchent ici. La ville blafarde ne leur plaît pas. Ils disent qu'ils viennent pour me voir. Je m'habille donc et m'en vais avec eux visiter un château. Là-bas, nous traversons les salles et nous parlons. Ils me racontent comment va celui-ci, celui-là, qui est mort, me disent que l'arrêt de tram au coin de la rue, près de chez eux, a été déplacé pour travaux, terrifiant qu'il y ait de nouveau ou encore des guerres, que les politiciens soient comme ci ou comme ça, terrifiant que le froid du matin morde déjà aussi fort si on n'y prend pas garde, ou ceci ou cela, terrifiant. Bien sûr, ils parlent d'autre chose, mais c'est ça que j'entends. D'une année à l'autre, je réponds moins. Quand ils disent: terrifiant, je pense: terrifiant. Au bout de deux heures, nous en avons fini, nous rendons les chaussons de château, allons dans un café voisin, mangeons une part de gâteau, buvons une tasse de café et parlons. Ils donnent des nouvelles de celui-ci, de celui-là, disent

que l'addiction à la drogue se propage dans leur ville, qu'un bijoutier a dû fermer, un marchand de parapluies, une pâtisserie. Bien sûr, ils disent autre chose, mais c'est seulement ça que j'entends. Ils demandent comment je vais, bien, merci, comment va la vie à Berlin, bien, merci, terrifiant, ils fument une cigarette. Le soir, je les invite au restaurant. Il y a d'agréables restaurants au centre, avec des nappes blanches et des serveurs aimables aux longs tabliers blancs, qui s'aperçoivent tout de suite qu'un client arrive ici avec son invité, qui sont prévenants, tiennent la chaise à mon invité quand il s'assied, nous sourient cordialement, suggèrent ceci ou cela de la carte – la même chose qu'à Rome, Salzbourg, Paris –, ils demandent à mon invité d'où il vient, ce qu'au monde il vient chercher à Berlin, alors que là d'où il vient, c'est tellement plus beau. Ça détend les invités et les attendrit. Nous faisons notre choix puis nous disons ceci ou cela. J'écoute d'une oreille. Alors que je suis assis, j'ai tout à coup l'impression d'être trop grand. La chaise sur laquelle je suis assis m'apparaît stupidement petite, la table, minuscule. Mes mains me semblent enflées, rouges et épaisses. Quand je trinque avec mon invité, je le frappe presque au visage avec mon verre, tellement mes bras sont longs. La table commence à basculer sur mes genoux trop hauts, je ne sais où mettre mes jambes. Ma tête est enflée, boursouflée au toucher. Les serveurs me regardent avec tendresse

et inquiétude. Mon invité se sent bien. Il ne remarque pas les changements qui m'affectent. Nous parlons de la mort, je bois une mirabelle, puis je pense, voilà, c'était une de mes visites. Les serveurs restent attentifs jusqu'au bout. Ils nous aident à enfiler nos manteaux, nous tiennent la porte, disent au revoir, à la prochaine, mon invité est content. Dehors, nous faisons quelques pas dans des rues sombres, boueuses, le long desquelles se dressent des barrières de planches. Les lanternes à gaz sont éteintes à cause des travaux. Les chaussures de mes invités sont mal adaptées aux excréments, nous arrêtons un taxi qui nous promène. Le chauffeur commente la sombre ville que je connais, signale des places en friche, de profonds fossés, des brèches noires, ici se dressait autrefois ceci, là se dressait autrefois cela, je suis fier de tout ce qui se dressait autrefois, mon invité est heureux que l'esclavage ait été aboli, que les esclaves puissent aujourd'hui devenir chauffeurs de taxi ou serveurs, nous rêvons chacun pour soi. Parfois, mes invités passent la nuit à l'Askanischer Hof, parfois ils quittent la ville le jour même par le train de nuit. Pendant un jour ou deux, je me demande pourquoi ils ont bien voulu venir me voir, je m'en remets, dors beaucoup, réfléchis, dors, puis je les oublie et je continue à vivre.

Ces derniers temps, je ressens occasionnellement le besoin d'aller de mon côté rendre des visites. Je n'ai plus envie de m'acheter de nouveaux vêtements,

les vieux sont encore bons, plus de nouvelles chaussures, les vieilles tiennent encore, je n'aime plus vraiment dormir, veiller non plus. Je monte dans des trains et je pars, je regarde par la fenêtre dans le vide, les plaines s'étendent à l'infini, de temps à autre un arbuste dénudé, ruisselant, se dresse sur le talus, parfois au loin un petit bosquet, des broussailles autour des troncs, parfois une maison aux couleurs ternes, tapie, ensuite des mares, de sombres oiseaux posés sur des prés et des champs d'un jaune-brun, détremvés, à la lisière d'une forêt, trois chevreuils se tiennent immobiles et observent. De temps à autre, je m'installe dans le couloir, à la fenêtre, regarde au-dehors, marche de long en large, retourne dans mon compartiment, m'assieds différemment, lis quelque chose, me lève de nouveau, vais dans le couloir, regarde fixement par la fenêtre, vais aux toilettes, à l'avant, je suis bousculé de-ci de-là, remonte les jambes de mon pantalon, patauge dans la flaque au sol, écarte du pied le papier hygiénique trempé, regarde défiler le ballast gris à travers le tuyau obscur et mouillé, puis je retourne dans mon compartiment et je m'assieds. À un moment donné, j'arrive, on vient me chercher à la gare et je commence à raconter les horreurs qu'il y a chez moi, terrifiant, l'augmentation des temps d'attente sur l'horaire des moyens de transport public, terrifiant, les prix, comme ils augmentent, les femmes aux fenêtres, sans chat, les femmes assises, sans chat.

« Cher ami, aujourd'hui, c'est la Saint-Sylvestre, habille-toi chaudement et ne passe pas tes nuits sans sommeil. Je te souhaite un beau printemps, un été chaud sur ton domaine, laisse les chevaux courir en liberté, et les jardiniers aussi, c'est toujours tellement serein quand on te rend visite. Et bois le vin des bouteilles qui portent ton nom. Que ton lac continue à être le plus propre de toute la région, que tu puisses y voir tes jambes quand tu nages le matin avant le petit-déjeuner. Et les lions, peut-être peux-tu cette année les laisser aussi à l'air libre ; les étés devraient devenir plus chauds. Chaque fois que je pense à toi, je vais bien, je pense donc souvent à toi, de tout cœur, et je te souhaite qu'il y ait toi longtemps encore, Dieu te bénisse ; comme je me languis de venir te rendre visite et de parler avec toi de ceci et de cela, des buissons de camélias, du temps, de parler jusqu'à ce que la lune brille dans le ciel... »

Comme j'ai de la peine à dormir, la nuit, je regarde souvent par-dessus les toits. Parfois, je vais voir des médecins. J'en ai essayé beaucoup, des naturopathes, des iridologues, des spécialistes de l'allopathie, dans les meilleures cliniques de renommée internationale. Je leur suis reconnaissant de

m'examiner avec une telle précision, mais ils ne trouvent rien, et c'est impossible qu'ils le trouvent, ce quelque chose, car je suis en pleine santé, c'est que voilà, dormir, je n'y parviens tout simplement plus. Je suis là, je regarde dans le vide, je suis inquiet, me lève, bois quelque chose, sors sur le balcon, regarde, les étoiles, je les connais, la lune, je la connais, je leur fais un signe de tête, distraitemment, elles me saluent en retour, je vois les chauvesouris voler en bruissant autour de la couronne des platanes, au loin, j'entends les pas de quelqu'un qui rentre tard chez lui, quelque part une colombe rote dans son sommeil, mais je ne l'entends pas bien, seulement distraitemment, et je n'y prends pas plaisir, je reviens, lis quelque chose, les livres ne me disent rien, je pense que je les connais déjà, suis inquiet, infiniment inquiet, comme doit l'être l'homme en excellente santé, d'autant plus inquiet qu'en excellente santé, car tout est comme c'est, je m'assieds sur les différents sièges, ne me fatigue pas, me lève, me rase, me lave les dents qui sont déjà lavées, me rassieds, je contemple mes doigts dans la lumière de la lampe de lecture, les mains que je ne sais à quoi utiliser, qui ne savent pas jouer du piano, qui ne savent rien saisir fermement, la peau sur le dos des mains devient de plus en plus sèche d'année en année, mais je suis en pleine santé, et le matin je ne suis que las, pas fatigué, seulement las. La fatigue, je ne la connais plus. La fatigue qui m'assaillait

parfois enfant ; quand on pouvait me mettre au lit et que j'étais déjà endormi sans même avoir été recouvert ; quand je pouvais dormir toute la nuit, si profondément, comme une pierre, jusqu'à l'aube, si bien qu'à mon réveil j'étais persuadé de n'avoir pas du tout dormi mais seulement brièvement fermé les yeux, que c'était le crépuscule qui m'enlaçait et qu'il me faudrait bientôt dormir. Oui, c'est à cette vitesse que passaient alors les nuits, et maintenant, maintenant, je reste éveillé, depuis des années, je somnole un peu, pique du nez, inquiet, comprenne qui pourra, on ne manque de rien, absolument de rien, et voilà que me fuit ce qu'il y a de plus simple, le sommeil.

Je ne supporte pas de voir des gens au travail. J'ai tout organisé de façon à ne pas avoir besoin de les voir. Ce qui concerne le travail s'accomplit tout seul. Je me tiens toujours dans d'autres pièces quand on en vient là. Parfois, j'effectue moi-même ce qu'il y a à faire. Laver la vaisselle, par exemple, il m'arrive de le faire et ça me tranquillise, à tel point que ce faisant, je m'endors presque. Cependant : m'allonger sur mon lit, je ne le peux plus. Quand je suis étendu là, que mes yeux se ferment, alors m'échappe de manière inattendue un gémissement, si affreux que j'en sursaute et ressens une terrible angoisse, aussi je m'assieds à côté du lit.

«Viens donc manger avec moi ce soir, ma chère, tu dois manger, qui travaille doit manger, et puis tu me parleras de ta journée, de la vie, de tes réflexions que je ne parviens pas à suivre. Qui en fait peu ne comprend pas grand-chose à l'action ; je remarque que plus j'ai de temps, plus il m'en faut pour me préparer au plus petit événement, par exemple à notre dîner. Au matin, déjà, je suis excité, je pense que je veux encore me raser, me demande si je dois me changer, redoute que le métro soit en panne, redoute de m'être tenu pendant la journée dans des pièces trop fraîches et à cause de ça, le soir, après la première gorgée de vin dans le restaurant bien chauffé, d'avoir la tête en feu, c'est pourquoi je vais, l'après-midi déjà, dans un café bien chauffé où je m'habitue à la température, je redoute que mes cheveux aient de faux plis, depuis peu, je pense, la veille déjà, quand je m'allonge pour dormir, à ne pas me coucher de travers sur mes cheveux, je dors, comme tu le sais, à peine, quand je dois aller à onze heures chez le dentiste, je ne peux pas dormir, parce que le rendez-vous du lendemain matin m'inquiète, ce que je ne peux pas te faire comprendre, tu me regardes avec étonnement quand je commence avec ça, tu penses que je fais des blagues, et quand je n'ai pas de projets pour toute une semaine, la perspective d'aller manger avec toi dans dix jours m'inquiète, pendant dix jours, je ne peux pas me concentrer parce qu'au dixième jour, j'ai un autre

projet que d'habitude, et si je ne suis arraché à ma routine quotidienne qu'une fois par mois, alors la perspective de cette interruption provoque en moi une irritation extrême, ma chère, ce n'est pas comme si j'avais la tête libre pendant mes heures d'oisiveté, à chaque minute, je pense que demain, dans dix jours, dans un mois, nous irons manger ensemble, je me demande si je serai assez distrayant pour toi, si ma peau, ma tête, mes yeux seront assez perméables, je suis terriblement excité, incapable de penser, je sors, m'assieds dans un café, feuillette les journaux, incapable de me concentrer, je me demande pendant des journées entières quel est le meilleur moment pour me raser, le matin, pour que la peau puisse se calmer jusqu'au soir mais qu'en revanche des repousses de poils soient visibles, ou le soir pour être bien rasé mais par contre avec un visage égratigné jusqu'au sang, qu'est-ce qui est le plus raisonnable? Ma chère, décommande tous les autres et viens ce soir, je t'en prie, nous nous tiendrons là, nous parlerons des épinards, nous discuterons du vin, ce qui nous rappellera d'autres épinards, vins, lieux, je te raconte mes choses, tu écoutes, attentive, sans comprendre, et tu me racontes tes choses que je ne saisis pas, l'endroit est tranquille, peu de convives en dehors de nous, les serviettes sont raides et à un moment donné commencent les pétarades de la Saint-Sylvestre. »

Dans ma bibliothèque, il y a à peu près tout. Depuis des siècles, la collection s'agrandit. Autrefois, ma famille avait des employés qui rangeaient cet amas d'acquisitions. Il y a sans doute des choses convenables là-dedans. Mais qui veut lire tout ça? Qui doit, qui peut lire tout ça? Quand je vois ces volumes à l'infini, je me sens mal. Ils ne me consolent pas, au contraire, ils me mettent de mauvaise humeur. Je ne pénètre plus que rarement dans la bibliothèque – parfois, au cœur de l'été, parce qu'il y fait une agréable fraîcheur, ombreuse, calme; et j'aime l'air là-bas, le goût de l'air. Un grand-oncle lisait de préférence les anciens Grecs et Romains. Quand, à l'occasion, je me réfugie là-bas pendant les après-midi d'été, une sorte de nausée me submerge, un vertige, de l'angoisse. C'est la masse des livres qui engendre ça. Et dans ma détresse, je prends alors ces vieux Grecs et Romains, dont je me rappelle d'autrefois les titres et les couvertures, dont je sais encore où ils sont, de belles éditions, et j'y plonge le regard jusqu'à ce que le vertige s'apaise – et que je pique du nez là-dessus, car ce qui se trouve là donne envie de dormir: des choses séniles, gentilles, si douces souvent, retenues, discrètes. Je ne peux pas dire que je lis ces livres ni même que je les connais – il y a là quelques pages qui s'ouvrent d'elles-mêmes et ce sont elles que je regarde toujours. Ce n'est pas moi qui choisis les

passages et les ouvre, mais ce grand-oncle, je suppose – les livres se sont ouverts là dès la première fois, et je ne suis jamais allé plus loin. Il y est question d'abeilles et de nature, de vin, du temps, d'amour, de tout ce que je ne connais pas. Tout à fait intéressant. Et, pendant que je fixe les pages et somnole, il me semble que la bibliothèque se transforme, comme si je me trouvais sur une grande terrasse au-dessus de la mer, à l'ombre, comme si un vent léger soufflait de l'arrière, depuis de hautes montagnes, saturé de parfums épicés, au-dessus de moi vers le large, des amis que je n'ai pas apparaissent, nous buvons ensemble du vin jaune frais et regardons devant nous, puis, de temps à autre, l'un de nous se lève, s'avance jusqu'à la balustrade, regarde au-dehors un instant, se retourne, revient, se rassied. Parfois, quelqu'un dit quelque chose d'inutile – et d'un coup, le soleil est plus bas, je sursaute, du temps a passé, je quitte la bibliothèque, sors sur le balcon, contemple les feuilles velues sur la couronne des platanes devant moi, elles tremblent doucement, j'écoute le trafic qui résonne par-dessus les toits, je regarde d'en haut les enfants qui jouent à leurs jeux éternels, des enfants, les yeux fermés, qui comptent à haute voix, des enfants qui comptent sans fin, et un sentiment de parfait bonheur s'élance le long de mes jambes jusque dans la colonne vertébrale, dans le cerveau. Ou je voudrais les écrabouiller, les enfants, l'infini, et – comment ça

s'appelle ? – les amis que je n'ai pas, j'aimerais tous les écrabouiller d'un coup, parfois en mai, quand le soleil recommence à briller et que tout repart depuis le début. Puis je reviens en arrière et je m'assieds sur les différents sièges, l'un après l'autre.

Un des livres que je prends volontiers en main est de Catulle. Il s'ouvre sur un poème dans lequel un homme nommé Licinius joue un rôle. Sous le poème, il est écrit que sa forme est impeccable, que c'est un chef-d'œuvre stylistique. Dans la traduction, on ne le ressent guère. Les vers donnent l'impression d'être raides, compliqués, guindés. En dépit de ça, je lis chaque fois la page du début à la fin. Il y est écrit : La nuit, je ne peux pas dormir. J'attends que le matin arrive, pour pouvoir être à nouveau avec toi, Licinius. Je me tourne et me retourne dans mon lit, en sueur. Dans le poème, le lit est qualifié de petit lit – superbe. Peut-être devrais-je me rendre là où Catulle a vécu, au lac de Garde, à Sirmione, où certainement aujourd'hui, le ciel est bas, où les nappes de brouillard passent, lourdes et humides à travers les genêts et que l'eau dégoutte, noire, le long des murs des ruines. Que j'aile là-bas, jusqu'à l'extrémité de la langue de terre et qu'à minuit, je pénètre dans le lac et me réchauffe les pieds à la chaude source de soufre qui jaillit là. – Ou peut-être ferais-je mieux de rester assis ici.

Je crois à ce pays, à cette ville. Nulle part, ça n'est aussi tranquille. Que je n'aie plus envie de m'acheter de nouveaux vêtements, de nouvelles chaussures, ça tient à ce qu'ici, nous sortons en public dans des affaires usées; nous nous glissons dans les rues en anoraks banals, aux couleurs ternes, nous nous hâtons à travers les parcs dans du cuir verni crevassé pour ne pas provoquer d'agressions – de grandes créatures provisoires, insipides, dans la grande ville insipide et bouseuse, dans le grand et insipide pays bouseux. Si quelqu'un nous voyait! Avec quelle avidité nous lisons chaque matin à propos de têtes coupées, de cadavres sciés; comme nous craignons jour après jour qu'on nous enfonce un clou dans le crâne; comme nous nous hâtons, au printemps, à travers des places vides; comme nous fixons à la dérobée la blanche peau de femmes étrangères, les petits poils noirs qui y éclosent furtivement; le frisson qui déferle en nous à la pensée des tortures et des supplices à la ronde; et dehors sur l'eau, les couples qui, au début du printemps, rament sur les sombres étangs, entre les lambeaux de journaux gorgés d'eau et les maigres canards du mois de mars.

Et voici le gros poète. Il habite en plein Berlin, dans le quartier russe, dans un haut et vieil appartement où les pièces s'imbriquent les unes dans les autres avec distinction. Il est fortuné et aussi somnolent. Il a de la peine à penser, tout comme à respirer par un nez enflé et bouché. Seuls de minuscules filets de pensée se faufilent à travers sa tête. Pour écrire, il parcourt la ville en métro jusqu'au nord minable. C'est là qu'il descend, traverse la rue Max, puis la rue Adolf jusqu'au bureau de poste devant lequel se tiennent des mutilés de guerre en fauteuil roulant et, couchés par terre sur des cartons, des sans-abri qui écoutent ensemble des tubes sortis d'un transistor. Là, il tourne à gauche, traverse la place avec le café, disparaît sous un porche, franchit deux cours d'usine pour atteindre son bureau, s'assied à sa table, entouré de mesquinerie et de sons brutaux qui lui semblent la vie toute nue ; le temps s'écoule, se fige, il est assis. De plus en plus souvent, il lui arrive de ne pas pouvoir se rappeler pourquoi il est assis là, pourquoi là, justement, pourquoi dans l'absolu. Et si, en chemin, il rencontre quelqu'un qu'il connaît, il se sent gêné à peine a-t-il dit deux phrases. Tout lui paraît faux de ce qui coule de sa bouche ; les mots se désintègrent entre ses dents, changent de sens devant ses lèvres, font sombrer ce qu'il dit en un amas confus. C'est pourquoi il a commencé à éviter les autres, à se taire. Il est assis là, rassemble les mots devant lui, sur le papier,

les voit se transformer, se lève, marche de long en large, regarde par la fenêtre, se rassied, rassemble d'autres mots, sur les pages, vers les fins d'année, grommelle à part soi.

